

crimes, ses attentats contre la vie des gendarmes Ravello et Pennegat et expliqua toutes les circonstances de sa lutte contre les forces publiques, ainsi que la trahison de la Milcent.

Le récit dura environ une demi-heure. Jean Beaugard l'écouta avec le plus vif intérêt. Quand il fut achevé, le numéro 37 prit la parole à son tour et ses premiers mots furent un reproche :

—Vous êtes bien coupable, Rouget d'avoir tiré ainsi sur des gendarmes qui faisaient leur devoir.

—C'est vrai, je le regrette, surtout pour ma femme et mes enfants que je ne reverrai plus sans doute.

—Peut-être ; mais si vous vous conduisez bien à Cayenne, on vous graciera un jour, et vous retournerez au pays.

De plus en plus étonné d'entendre de telles leçons et de tels conseils sortir de la bouche d'un forçat, Rouget se sentit ému jusqu'au fond de l'âme, son cœur se brisa et des larmes jaillirent de ses yeux.

—Vous êtes bien heureux, dit doucement Beaugard, de pouvoir encore pleurer. Moi, je ne puis plus. Mes yeux se sont desséchés.

Rouget frémit de nouveau ! Si vraiment cet homme disait vrai, s'il était innocent, quelle affreuse douleur ne devait pas être la sienne !

Alors, il fut pris d'un ardent désir de connaître le passé de son voisin, et celui-ci, rendu plus confiant par la confiance même de son compagnon d'infortune, commença un récit profondément dramatique que nous allons résumer.

II

LE DRAME DE CHATEAUBRIAND.

Châteaubriand est une charmante petite ville de Bretagne, aujourd'hui sous-préfecture du département de la Loire-Inférieure, coquettement assise auprès d'une rivière ou plutôt d'un joli ruisseau dont l'histoire sait à peine le nom, et qui longe ses murs, vers l'est.

Cependant, le 25 mai de cette année, un drame mystérieux vint mettre en rumeur la paisible cité.

Deux gendarmes revenaient tranquillement de Pouancé, après avoir été la veille à Châteaugontier, ravissante petite ville de la Mayenne, et se rendaient à leur caserne de Châteaubriand. Ils avaient fait un long trajet pour obéir aux instructions qu'ils avaient reçues, et déjà ils avaient dépassé le bourg de Soudan et apercevaient au loin leur clocher.

L'un était un brigadier, jeune encore, maigre, élancé, à la figure fine et intelligente, qui marchait d'un pas relevé en faisant craquer le cuir de ses bottes. De temps en temps, il frisait coquettement sa moustache et d'un coup de pouce chassait la poussière qui s'attachait à ses aiguillettes.

Ce brigadier était un Alsacien, nommé Lutscher, arrivé vite au grade de brigadier, grâce à sa bonne conduite et à quelques beaux faits d'armes accomplis au régiment.

L'autre était un simple gendarme, court, gros, pesant, répondant au nom de Colas, mais vigoureux et d'une docilité exemplaire. Il n'avait pas son pareil pour exécuter un ordre. Esclave de la consigne, il ne discutait jamais les instructions de son supérieur, et les exécutait aussitôt avec une certaine rudesse qui n'était pourtant pas dans le fond de son caractère.

On lui eut dit d'aller arrêter un voleur au milieu d'une rivière qu'il se fut aussitôt jeté à l'eau, bien qu'il ne sut pas nager.

Aussi Lutscher aimait-il beaucoup Colas, et l'emmenait-il toujours avec lui.

Mais de temps à autre il s'amusait à le taquiner.

—Colas, disait-il.

—Mon brigadier ?

—Tu as chaud, mon ami !

—Oui ! oui, mon brigadier. C'est bien loin, Pouancé.

—Tu ne devrais pas avoir chaud. La sueur ne sied pas à un militaire. Regarde-moi, je n'ai pas chaud, je suis encore bien frais, je retournerais bien à Pouancé... veux-tu que nous y allions ce soir ?

—Mon brigadier, si vous l'ordonnez, j'irai tout de même.

—Mon brave Colas, tu te ferais tuer pour le service, on sait bien cela. Enlève ton tricorne, essuie ton front et repose-toi si tu veux un instant ; je t'attendrai.

—Merci, mon brigadier, j'aime mieux marcher. Quand nous serons à Châteaubriand, nous nous reposerons plus à l'aise.

Lutscher sourit et continua son chemin en sifflant un air de guerre.

Un peu plus loin, il reprit :

—Colas ?

—Mon brigadier ?

—Sais-tu que voici des landes et des genêts qui cacheraient bien des braconniers ?

A ce mot de *braconniers* Colas releva la tête, comme fait un bon chien de chasse, quand il entend armer le fusil, et parcourut l'horizon du regard.

La brume commençait à s'étendre. Le soir venait.

—Mon brigadier, murmura le bon gendarme, s'il faut y aller, on ira tout de même. J'ai des jambes solides pour le service.

—Non, Colas, c'est inutile. On ne m'a rien signalé ces jours-ci. Rentrons à la caserne.

—Dame ! mon brigadier, c'est égal, si vous le désirez ?...

—Non, non ! reste avec moi. C'était seulement pour dire qu'un mauvais coup serait vite fait dans ces contrées-là.

Les deux militaires marchèrent encore quelque temps en silence. Le calme le plus absolu régnait autour d'eux. On n'entendait que le cri lugubre des oiseaux de nuit qui volaient d'arbre en arbre.

Tout à coup Lutscher s'arrêta :

—Qu'est ceci, murmura-t-il ?

Colas retint son haleine.

On entendit un cri, poussé par une voix jeune :

—A moi ! à moi !

Une ou deux minutes s'écoulèrent, et un autre cri poussé par une voix plus forte vint percer les ténèbres naissantes.

—C'était un suprême cri d'appel, un cri prolongé, lugubre, poignant, le cri d'un mourant :

—Au secours !... à l'assassin !... à moi !

Puis, plus rien, le silence, la mort peut-être.

—Vite, cria Lutscher. Courons !

—Courons, reprit Colas.

Et ces deux gendarmes, comme s'ils n'avaient pas fait une longue course pendant la journée et s'ils étaient sortis, frais et reposés, de leur casernement, sautèrent par dessus la haie de la route et s'élançèrent à travers champs.

Ah ! qu'on ne médise jamais du gendarme, car sous cet uniforme, devenu populaire, bat le cœur d'un héros, qui donne sans marchander sa vie pour ses concitoyens.

On eut dit que Colas était devenu tout d'un coup maigre et agile. Il ne se laissait pas devancer par son chef. Quant à Lutscher il semblait avoir des ailes.

Le brigadier et le gendarme couraient à travers les blés verts et sautaient par-dessus les buissons quand ils ne trouvaient pas de barrière. Ils allaient droit devant eux, dans la direction des cris d'alarme qu'ils avaient entendus.

Pendant une seconde, Lutscher s'arrêta court. Colas en fit autant. Mais ils eurent beau prêter l'oreille, ils n'entendirent plus rien.

—Courons encore, reprit le brigadier. C'est par ici.

—Courons, mon brigadier, répondit Colas.

Les deux hommes reprirent leur course échevelée.

Tout à coup derrière un buisson, une petite maison rustique de bonne apparence, entourée d'un petit jardin potager et ornée de fleurs, émergea des ombres du soir et apparut à leurs regards.

—C'est la Fressaie, murmura Colas qui connaissait à fond le pays.

Trois personnes s'avancèrent anxieuses et troublées au devant des militaires.

C'étaient un petit propriétaire, d'une cinquantaine d'années,